

Psychologie de masse et analyse du Moi

Sigmund Freud

Psychologie
de masse
et analyse du Moi

Traduit de l'allemand par Dominique Tassel
Présentation et notes par Patrick Hochart

Éditions Points

Les nouvelles traductions des œuvres de Freud publiées
par les Éditions du Seuil et les Éditions Points sont réalisées
sous la responsabilité de Jean-Pierre Lefebvre

ISBN 978-2-7578-4573-8

© Éditions Points, août 2014,
pour la traduction française et la présentation

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉSENTATION

Un nœud

Ce « mince petit livre », auquel Freud songea et travailla presque deux années durant (mai 1919-mars 1921), appartient à un moment de bouillonnement et de refonte de la pensée freudienne ; il est conçu en parallèle et comme en marge d'*Au-delà du principe de plaisir*, dont la conception malaisée s'impose comme le pivot de ce remaniement¹, pour être finalement élaboré en août 1920 à Bad Gastein, sur son lieu de villégiature – non pourtant comme dérivatif ou divertissement, tant un tel sujet requiert « une concentration entière » (à Abraham, 4 juillet 1920) –, puis repris et achevé en février-mars 1921. Si l'on se fie à son titre, il se situe au confluent ou au

1. Lettre à Ferenczi du 12 mai 1919, *Correspondance*, t. II, Paris, Calmann-Lévy, 1996 : « Un freinage de ma productivité jusqu'ici croissante est intervenu. J'avais non seulement terminé l'esquisse pour *Au-delà du principe de plaisir* qui sera copiée pour vous, mais aussi repris la petite chose sur *L'Inquiétante Étrangeté* et tenté avec une simple idée qui m'est venue (*mit einem simplen Einfall*) une fondation psychanalytique de la psychologie de masse. »

recoupement d'au moins deux lignes directrices de la démarche de Freud, mais aussi dans une conjoncture où ces deux lignes connaissent une inflexion notable, voire une sorte de rebroussement.

La première ligne est celle de la psychanalyse proprement dite dans son exploration des diverses formations psychiques, saisies au tranchant de l'incidence sur elles de l'inconscient. Le *moi* est évidemment une pièce originaire de la doctrine, comme l'instance qui subit cette incidence et qui y résiste ; mais l'accent mis sur le *moi* et sur son analyse – soit à la fois sur sa provenance et sur sa composition – est plus récent et remonte à « Pour introduire le narcissisme » (1914) et à la remise en cause de la première dualité pulsionnelle – la faim et l'amour – que cette introduction implique. C'est de cette veine que procède l'« analyse du *moi* » qui débouchera sur la seconde topique élaborée dans *Le Moi et le Ça* (1923). Ce texte apporte une contribution de premier ordre à la description fondamentale de l'appareil psychique, ne serait-ce qu'à l'enseigne de l'identification et de la passion amoureuse.

En second lieu – deuxième ligne directrice –, cette analyse du *moi* n'est pas seulement adossée à un matériel clinique issu de la pratique analytique, mais aussi à une *Psychologie de masse*¹ et, à cet égard, le

1. Nous avons opté pour une modification du titre traditionnel de l'ouvrage et substitué *psychologie de masse* à *psychologie des masses*. Cette première traduction de l'ouvrage de Freud était induite entre autres facteurs par la traduction allemande du titre de *Le Bon* par *Massenpsychologie*. Celle-ci opérait un glissement assez conforme à ce que fait *Le Bon* dans sa *Psychologie des foules*, à rebours de ce que suggère son titre, et qui intéresse Freud au premier chef : la psychologie qu'il développe ici est celle de

livre s'inscrit dans une autre veine, celle qui depuis toujours témoigne de l'intérêt que Freud porte aux questions sociales et culturelles¹, avec la conviction qu'il est loisible de les éclaircir en y appliquant les résultats de la psychanalyse². Mais, en l'occurrence, il ne s'agit pas précisément de la « psychologie des peuples » ni même de la « psychologie sociale » ; il s'agit de « tenter, avec une simple idée qui [lui] est venue, une fondation psychanalytique de la psychologie des masses ». C'est qu'au sortir de la guerre et sous le coup de l'horreur suscitée par le meurtre de masse, Freud, qui a d'emblée réfléchi à ce sujet et à ce qui s'y trouve révélé³, ne peut manquer de s'interroger plus avant sur les dispositifs psychiques à

l'individu pris dans une masse et manifestant à l'égard des autres membres de cette masse ou de son chef des pulsions ou des affects qui relèvent de l'analyse du Moi. Dans les mots composés allemands, le premier terme (*Massen*) – qui peut être au singulier ou au pluriel – a souvent une fonction adjectivale plus que génitive, que peut rendre l'indéfini « de » par opposition au déictique « des ». (N.d.E.)

1. *Sigmund Freud présenté par lui-même – Selbstdarstellung*, Paris, Gallimard, 2003, p. 256-257 : « Après le détour, qui m'avait pris toute ma vie, par les sciences de la nature, la médecine et la psychothérapie, mon intérêt était revenu aux problèmes culturels qui avaient captivé le jeune homme s'éveillant à peine à la pensée. »

2. *Totem et Tabou*, trad. D. Tassel, Paris, Points, 2010, p. 35 : « Première tentative de ma part d'appliquer les points de vue et les résultats de la psychanalyse à des problèmes non éclaircis de la psychologie des peuples. »

3. À savoir que « nous descendons d'une lignée infiniment longue de meurtriers qui avaient dans le sang le désir de tuer, comme peut-être nous-mêmes encore » et que « nous sommes donc nous-mêmes, comme les hommes des origines (*wie die Urmenschen*), une bande d'assassins »

l'œuvre dans les masses et de tenter de rendre compte de l'effet de masse¹. Autrement dit, la guerre et son déchaînement d'horreurs ne laissent pas d'infléchir l'intérêt de Freud sur « les masses » et sur leur coalescence davantage que sur la question de l'origine de la société parmi les hommes ou sur l'analyse de telle ou telle institution remarquable.

Dans l'élucidation analytique de l'effet de masse, une pièce « préhistorique » de la démarche freudienne, l'hypnose refait surface et trouve partiellement sa résolution intelligible (*infra*, p. 120-122). Ainsi, la singularité éminente de ce « mince petit livre » est qu'il ne se borne pas à étendre les compétences de la psychanalyse en appliquant ses résultats à d'autres domaines annexes de la vie psychique, ni même à « indiquer le chemin qui mène de l'analyse de l'individu à la compréhension de la société² », mais qu'il parvient à lier de la manière la plus étroite, la plus intime, psychologie sociale et psychologie de l'individu, puisque cette « fondation de la psychologie des masses » promet, du même coup, un nouveau chantier de la psychanalyse, en procédant à une « analyse du *moi* ».

(« Considérations actuelles sur la guerre et la mort » [1915], in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 41 et 43).

1. Souligné dès 1890 dans « Traitement psychique », in *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1984, p. 10 : « La foi de l'individu est intensifiée par l'enthousiasme de la foule (*der Menschenmenge*). [...] De tels effets de masse (*Massenwirkung*) peuvent accroître jusqu'à la démesure tous les mouvements psychiques d'un individu. »

2. Première lettre de Freud à Romain Rolland, 4 mars 1923, *Correspondance*, Paris, PUF, 1993.

La problématique de la masse

D'entrée de jeu, comme s'il tranchait dans le vif, Freud remet en question l'opposition ou la divergence entre psychologie individuelle et psychologie sociale ou psychologie de masse, soit aussi bien entre l'individu, censément atomique et unitaire, et la société, réputée divisible, plurielle et composite, ou du moins composée. L'enjeu de cette remise en cause concerne évidemment la compétence au nom de laquelle Freud, en tant que psychanalyste, se trouve fondé à traiter des phénomènes sociaux et des phénomènes de masse qui, « à première vue », sont hétérogènes au champ de sa pratique, puisqu'il n'a jamais affaire, pour son compte, qu'à des individus singuliers, indexés par des noms propres et qu'il ne saurait envisager qu'un à un : Anna O., Emmy von N., Dora, le petit Hans, le président Schreber... autant de cas singuliers qui s'imposent comme les emblèmes de la psychanalyse, marquée au coin de leurs noms propres, telle une science du singulier – non sans qu'en ses débuts Freud ne s'inquiète de la scientificité de sa démarche¹. Mais au-delà de cette justification circonstancielle pour fonder en droit une extension de ses intérêts, il y va du statut même de la psychanalyse : s'il n'y a pas lieu de séparer l'individu et la

1. *Études sur l'hystérie*, trad. A. Berman, Paris, PUF, 1956, p. 127 : « Je n'ai pas toujours été psychothérapeute. Comme les autres neurologues j'ai été formé aux diagnostics locaux et aux pronostics à l'aide de l'électrothérapie, aussi cela me trouble encore singulièrement que les tableaux cliniques (*Krankengeschichten*) que j'écris se lisent comme des romans et qu'ils manquent pour ainsi dire du cachet sérieux de la scientificité. »

société, alors, quand bien même elle est née sur le « sol maternel¹ » de l'étude des troubles individuels et du traitement des individus, la psychanalyse voit s'ouvrir devant elle un espace sans limite, comme « l'amorce d'une science de l'âme (*Seelenkunde*) nouvelle et plus approfondie² », prenant en charge les phénomènes psychiques dans leur ensemble. Loin de se confiner dans l'emploi d'un procédé thérapeutique, en appui à la médecine, elle se confond, au gré de ses élargissements justifiés, avec la « psychologie tout court » (*Psychologie schlechweg*), ou du moins avec ses fondements³, et rien de psychique ne saurait lui être étranger. Si donc tel est l'enjeu de l'opération – sortir la psychanalyse des griffes de la médecine et l'ouvrir au grand large des phénomènes psychiques –, comment Freud procède-t-il pour décroiser l'individuel et le social, alors même que leur opposition semble « à première vue très significative » ? À quelle « considération plus pénétrante » se livre-t-il pour découvrir en profondeur des voies de passage ou de « transfert » ou encore des « concordances » de l'un à l'autre ?

Sans doute « la psychologie individuelle est-elle réglée ou ajustée sur l'homme pris isolément et se met-elle sur la piste des voies selon lesquelles il cherche à obtenir la satisfaction de ses mouvements pulsionnels ». La « psychologie » se présente comme une exploration qui selon les cas, « accommode » sur

1. *Mutterboden*, cf. *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, trad. C. Heim, Paris, Gallimard, 1991, p. 71.

2. *Sigmund Freud présenté par lui-même*, op. cit., p. 158-159.

3. *La Question de l'analyse profane*, trad. J. Altounian et al., Paris, Gallimard, 1985, p. 144.

l'individuel ou sur le social ; mais surtout, cette description liminaire recèle une précision essentielle : la réalité psychique est foncièrement non pas de l'ordre de la conscience, de la représentation ou de l'intellect, mais de l'ordre de la pulsion, si bien que comprendre ou « ana-lyser » un phénomène psychique, c'est le faire remonter au mouvement pulsionnel qui le soutient et dont il offre, tant bien que mal, un mode de satisfaction. Avec Freud, on passe donc d'une psychologie des facultés – attention, mémoire, apprentissage... – à une psychologie des pulsions et toute manifestation psychique est tenue pour reposer sur un mouvement pulsionnel ; non pas, par exemple, qu'il ne s'intéresse pas à la mémoire, mais il tient que les phénomènes de mémoire et d'oubli, de fixation et de refoulement, procèdent sur la base de satisfactions pulsionnelles, à charge évidemment de s'entendre sur ce qu'il en est de la « pulsion¹ ».

Mais si la « psychologie individuelle » s'ajuste sur l'homme pris isolément, « elle ne saurait, sauf cas exceptionnel déterminé, faire abstraction des relations de cet être pris isolément avec d'autres individus » ; ainsi, « dans la vie psychique d'un être pris isolément, l'autre entre constamment en ligne de compte » et doit être pris en considération à des titres divers : « comme modèle ou prototype (*Vorbild*), comme objet, comme soutien ou comme adver-

1. Ce qui, pour le moins, ne va pas de soi : « En psychologie on n'éprouve pas de besoin plus pressant que celui d'une doctrine des pulsions (*Triebenlehre*) solidement assise sur laquelle on puisse ensuite continuer à bâtir. Seulement nous ne disposons de rien de tel... » (*Sigmund Freud présenté par lui-même, op. cit.*, p. 190-91).

saire ». Énumération remarquable, qui ne se borne pas à fournir des exemples, mais qui détaille exhaustivement les figures de l'altérité, les divers modes de relation à l'autre, pour autant que cette série se distribue entre deux lignes de partage fondamentales et qu'elle balaie le champ entier des rapports à l'autre : la première, celle de la genèse ou de l'histoire du sujet, procédant à partir et dans la dépendance d'un modèle « préhistorique » et inaccessible, qui devance en quelque sorte le sujet et initie son destin¹ jusqu'au choix d'objet vers lequel le sujet ainsi institué se porte ; la seconde, celle de la polarité pulsionnelle, qui spécifie l'objet selon qu'il aide ou qu'il fait obstacle à la satisfaction. Tout autre se trouve régulièrement assigné à l'une des trois catégories du modèle, du soutien ou de l'adversaire.

Moyennant quoi, puisque les diverses relations aux divers autres – parents, fratrie, aimé... – sont l'objet par excellence de l'investigation analytique, la « psychologie individuelle » est donc toujours déjà aussi psychologie sociale, dans « un sens élargi mais tout à fait justifié² », et il n'y a pas lieu de les opposer. Sous ce jour, l'être psychique individuel n'est pas un atome unitaire mais un sujet constitué comme un nœud de relations, une complexité fondamentalement et originellement suspendue à l'Autre et devant s'ac-

1. Lettre à Wilhelm Fliess, 6 décembre 1896, Paris, PUF, 2006, p. 270-71 : « L'accès de vertige, les pleurs convulsifs, tout est calculé en vue de l'autre, mais le plus souvent en vue de cet Autre préhistorique, inoubliable, qu'aucune personne venant après n'arrivera plus à égaler. »

2. Élargissement non moins fondé que celui qu'il opère sur le sexuel ou sur l'amour (cf. *infra*, p. 83-84).

commoder de cette dépendance. Au demeurant, il est encore loisible de préciser ce que Freud entend par « pulsion » : non pas l'instinct, soit un montage endogène, selon lequel un organisme est poussé vers un autre ou induit à telle ou telle réaction, mais d'abord et avant tout quelque chose qui vient de l'Autre, une charge exogène qui est infusée, transférée, implantée sur le sujet en voie de constitution, lequel se constitue précisément en réponse – et non pas en réaction – à cette « influence » énigmatique, en ayant à assumer son impact intraitable (*unverträglich*)¹.

Cependant, si la réalité psychique – ou sexuelle – est toujours déjà, et avant même d'être advenue comme telle, en rapport constitutif avec l'autre, encore faut-il prendre en considération les « circonstances exceptionnelles » dont Freud fait mention, pour s'aviser que, au sein de la vie psychique individuelle, d'autres phénomènes, narcissiques ou « autistiques », se font jour, au gré desquels la satisfaction pulsionnelle se soustrait ou renonce à l'influence ou à l'intervention d'autres personnes, autrement dit procède sur soi, en boucle, sur le mode autoérotique du « suçotement » prenant le relais de la succion du sein². Ainsi, au fil de cette introduction, on distingue

1. Dans ses premiers textes (cf. *La Première Théorie des névroses*, trad. J. Altounian et al., Paris, PUF, 1995, p. 5, 16 et *passim*), Freud met en rapport et en tension *unverträglich* (« inconciliable ») avec *unerträglich* (« insupportable ») pour accentuer que ce qui donne lieu à refoulement, ce n'est pas tant ce qui dépasse un certain degré d'endurance que proprement l'intraitable, l'énigmatique avec quoi il n'y a pas moyen de pactiser (*vertragen*).

2. Cf. *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, trad. M. Géraud, Paris, Points, 2012, p. 124-129.

deux lignes d'investigation disparates, deux manières de construire ou de mettre en intrigue la réalité psychique et aussi bien deux conceptions de la pulsion, entre lesquelles l'œuvre de Freud est partagée : une construction autogène, « autistique¹ », ramenant presque la pulsion à l'instinct sous la domination exclusive du principe de plaisir, dans laquelle l'autre, l'extérieur, l'étranger est constitué par la voie du rejet ou de la projection² ; une construction allogène, opérant à partir de l'Autre, qui n'est pas un semblable, un *alter ego*, mais l'instance prototype, en deçà ou au-delà tant du soutien que de l'adversaire, qui n'est pas un objet auquel le sujet se rapporterait, mais ce à qui le sujet en voie de constitution se trouve livré sans recours (*hilflos*) et qui exerce à son endroit une influence originaire, aussi énigmatique que constituante. En tout cas et quoi qu'il en soit de l'intrigue qui les articule, l'opposition ou la divergence entre le social et le narcissique traverse de l'intérieur le champ de la psychologie individuelle et n'est pas propre à séparer celle-ci d'une psychologie sociale, puisque la coupure ou le clivage est interne au champ de la réalité psychique individuelle, qui comprend à la fois des relations à l'autre – « sociales » – et des processus narcissiques.

Cependant, si justifiée que puisse être l'extension de sens qui qualifie de « sociales » les relations à certains autres hautement investis, dont l'influence

1. Cf. « Formulations sur le cours des événements psychiques », in *Résultats, idées, problèmes I*, op. cit., p. 136-37, n. 2.

2. Cf. « La négation », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 137.

caractérise et même constitue le sujet psychique individuel, il est d'usage, en parlant de psychologie sociale ou plutôt de psychologie de masse, de « faire abstraction » de ces rapports familiaux, amoureux ou amicaux et de détacher, comme objet de recherche séparé, une autre sorte d'influence, celle qu'exerce sur l'individu une masse de personnes qui lui sont liées d'une certaine façon mais qui peuvent, par ailleurs, lui être à tous égards étrangères et indifférentes, c'est-à-dire qui ne sont pour lui ni des objets d'investissements ni des modèles. La psychologie de masse traite donc de l'homme individuel « en tant que membre d'une lignée ou d'une tribu, d'un peuple, d'une caste, d'une corporation, d'une institution ou en tant qu'élément d'un tas de gens qui s'organise en masse momentanément, à telle ou telle fin ». Par l'artifice d'une telle abstraction et non sans rompre une « cohérence naturelle », un domaine spécifique et *sui generis* – celui d'une « psychologie de masse » distincte et séparée de toute autre discipline – se trouverait défini et isolé, pour autant qu'il circonscrit l'impact sur le sujet, du seul fait du nombre, d'une masse de gens qui par ailleurs ne lui sont rien. Autrement dit, le sujet se trouve appartenir non seulement à une famille ou au cercle restreint de ses connaissances plus ou moins intimes – celles dont il est question, de manière privilégiée, sur le divan –, mais aussi à des ensembles plus larges, permanents ou momentanés, qui le touchent, du fait même du nombre, de manière sensible mais sur un tout autre registre, selon d'autres processus et d'autres lois. Ainsi est-on tenté de rapporter ces phénomènes de masse originaux et le type d'influence qu'ils exercent à une pulsion parti-

culière, originale et originaire, qu'on ne saurait ramener à nulle autre (*nicht zurückführbar*), la « pulsion sociale » ou grégaire qui ne tiendrait qu'à la situation de masse et qui « dans d'autres conditions, ne se ferait pas jour ».

Mais Freud s'élève contre cette abstraction ou déchirure artificielle et contre la supposition afférente que le nombre soit à lui seul capable d'« éveiller dans la vie psychique de l'homme une nouvelle pulsion, autrement inactive » et il incline plutôt à penser que ladite pulsion grégaire n'est « aucunement originaire non plus qu'indécomposable » (*kein ursprünglicher und unzerlegbarer*) et qu'on en peut retracer la formation, telle qu'elle s'amorce « dans un cercle plus étroit », comme celui de la famille. Du même coup, les phénomènes de masse ne sauraient faire l'objet d'une psychologie autonome, foncièrement distincte et indépendante de la psychologie individuelle, et ils ne seraient que des modifications particulières des rapports aux autres à l'œuvre en cette dernière, de même que la présumée pulsion grégaire serait à analyser et à envisager comme une formation pulsionnelle dérivée ou composée à partir de la ou des pulsion(s) à l'œuvre dans la vie psychique de l'homme pris isolément¹. Ce qui, au reste, ne récuse en rien la spécificité des phénomènes de masse et

1. Pareillement il n'entend pas envisager la religion sur la seule base d'un « sentiment océanique » censément « primaire » et tenu pour « *fons et origo* de tous les besoins religieux », mais entreprend « une dérivation psychanalytique, c'est-à-dire génétique, d'un tel sentiment » (*Le Malaise dans la civilisation*, trad. B. Lortholary, Paris, Points, p. 5-7).

des innombrables problèmes encore à peine présentés qu'ils soulèvent, mais il s'agit de souligner qu'ils s'amorcent, s'enracinent et se forment à partir de cercles plus étroits, tel celui de la famille, et qu'à ce titre la psychanalyse est en mesure d'en poser les soubassements ou la « fondation » ; mince intervention, mais fondamentale.

L'âme de masse

Certes l'expérience personnelle que Freud peut avoir de la masse¹ n'est-elle rien moins qu'exaltante et ressortit plutôt à l'épreuve de l'ostracisme qu'au sentiment d'une participation pénétrée de jouissance à s'y absorber, à se fondre dans son creuset fascinant et hypnotique. Nul doute qu'à cet égard sa conduite ne soit marquée d'une grande retenue. Aussi Canetti lui reproche-t-il de se défendre de la masse, de ne l'envisager, telle une pestiférée, qu'à distance respectable et, du même coup, de faire disparaître la « chose même » qui tient justement à l'abolition des distances². Quoi qu'il en soit, le passage par Le Bon et le recours à son

1. Y compris celle des institutions analytiques créées par ses soins qu'il qualifie, à l'occasion, de « horde sauvage ». (Lettre à Groddeck du 5 juin 1917. La correspondance Freud/Groddeck est publiée chez Gallimard sous le titre *Ça et Moi*, 1977.)

2. Cf. E. Canetti, *Histoire d'une vie. Le flambeau dans l'oreille*, trad. M.-F. Demet, Paris, Albin Michel, 1982, p. 161-163 ; sur ce point et sur l'explication de Canetti avec Freud, je me permets de renvoyer à « La majorité compacte », *Che vuoi ?*, n° 40, 2014, p. 147-153.

livre « si intelligent¹ » ne sont pas seulement académiques ni ne se bornent à la tâche assez fastidieuse, voire à la « cochonnerie² », de recenser la littérature sur le sujet, mais ils y introduisent et ménagent à Freud un accès « brillant » et « impressionnant » aux émotions de masse, à la manière dont la vie psychique d'un individu se trouve modifiée par son insertion ou son alignement (*Einreihung*) dans une masse, au point qu'il « sent, pense et agit autrement qu'on l'attendait de lui » (*infra*, p. 53-54). C'est que *Psychologie des foules* excelle à décrire l'âme de masse (*Massenseele*), soit non pas précisément l'âme des masses³, mais le régime psychique qui échoit à un individu du seul fait de son insertion dans une masse, du seul fait de nouer des rapports de masse avec d'autres. Description impressionnante qui souligne tant l'inhibition de la performance intellectuelle que l'exaltation de l'affectivité, de sorte que l'âme de masse se trouve caractérisée d'un côté par l'abaissement de la capacité critique, l'absence de doute et d'incertitude propice à l'intolérance, la soif d'illusions et l'indifférence à la vérité, bref, par la propension à fantasmer davantage qu'à raisonner, ce qui implique qu'elle n'est sensible qu'à la magie de certains mots et images ainsi qu'à la force de la répétition ; et d'un autre côté par l'effervescence de l'impulsivité à laquelle elle se livre sans

1. G. Le Bon, *Psychologie des foules* (1895) ; cf. lettre à Jones du 27 juillet 1921 (*Correspondance complète*, Paris, PUF, 1998).

2. Lettre à Ferenczi du 30 novembre 1911, à propos du travail pour *Totem et Tabou*.

3. Que Freud n'a garde d'hypostasier (cf. *infra*, p. 77, n. 2, sa réponse aux critiques de Kelsen).

souffrir ni réserve ni délai, par un sentiment de toute-puissance et d'irresponsabilité, par une foi intolérante dans la force et dans l'autorité ; enfin, comme au croisement de ces deux lignes, la masse – ou plutôt « les individus en foule¹ » – s'avère pratiquer un mode de pensée qui s'accommode aisément de la contradiction et qui ne s'embarrasse guère de la logique.

Rien d'étonnant à ce que Freud fasse son miel d'un tel tableau, dès lors qu'il procède en des termes « qui concordent bien avec les présuppositions fondamentales de [sa] psychologie des profondeurs² » et qu'« il n'y a pas un seul de ses traits, dont la provenance et la localisation pourraient poser des problèmes au psychanalyste » (*infra*, p. 61), quitte à accentuer ce dont Le Bon ne fait état qu'« en passant », comme l'analogie avec le régime psychique des sauvages et des enfants, ou encore avec le rêve³. Ainsi relève-t-il avec le plus vif intérêt, telles des pierres d'attente⁴, la pleine assimilation de « l'état de l'individu dans la masse » à un état d'hypnose⁵ et la capacité « d'abné-

1. G. Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, PUF, 2013, p. 11 (cf. *infra*, p. 54-55).

2. *Infra*, p. 55. Concordance, au reste, qui ne tarde pas à être nuancée, en s'avisant que « son concept d'inconscient ne coïncide pas tout à fait avec celui qu'adopte la psychanalyse » (*ibid.*, p. 57, n. 1).

3. G. Le Bon, *Psychologie des foules*, *op. cit.*, p. 17, 18, 35 ; cf. *infra*, p. 60, 62, n. 1 et 2, 64, n. 1.

4. *Infra*, p. 58 : « Sur cette dernière proposition nous fonderons plus tard une importante supposition. »

5. *Infra*, p. 59. Non sans déplorer qu'à ce compte, « l'une des pièces maîtresses de cette assimilation, à savoir la personne qui remplace l'hypnotiseur pour la masse ne figure nulle part dans la description de Le Bon » et que ce qu'il avance par ailleurs – dans le livre II de son ouvrage – sur les

712. Fragments de vie, *par Germaine Tillion*
713. Le Délire et les Rêves dans la Gradiva de W. Jensen
par Sigmund Freud
714. La Montée des incertitudes, *par Robert Castel*
715. L'Art d'être heureux, *par Arthur Schopenhauer*
716. Une histoire de l'anthropologie, *par Robert Deliége*
717. L'Interprétation du rêve, *par Sigmund Freud*
718. D'un retournement l'autre, *par Frédéric Lordon*
719. Lost in management, *par François Dupuy*
720. 33 Newport Street, *par Richard Hoggart*
721. La Traversée des catastrophes, *par Pierre Zaoui*
722. Petit dictionnaire de droit constitutionnel
par Guy Carcassonne
723. La Tranquillité de l'âme, *par Sénèque*
724. Comprendre le débat européen, *par Michel Dévoluy*
725. Un monde de fous, *par Patrick Coupechoux*
726. Comment réussir à échouer, *par Paul Watzlawick*
727. L'Œil de l'esprit, *par Oliver Sacks*
728. Des yeux pour guérir, *par Francine Shapiro
et Margot Silk Forrest*
729. Simone Weil, le courage de l'impossible, *par Christiane Rancé*
730. Le Philosophe nu, *par Alexandre Jollien*
731. Le Paradis à la porte, *par Fabrice Hadjadj*
732. Emmanuel Mounier, *par Jean-Marie Domenach*
733. L'Expérience concentrationnaire, *par Michael Pollak*
734. Agir dans un monde incertain, *par Michel Callon,
Pierre Lascoumes, Yannick Barthe*
735. Le Travail créateur, *par Pierre-Michel Menger*
736. Comment survivre à sa propre famille, *par Mony Elkaim*
737. Repenser la pauvreté, *par Abhijit V. Banerjee et Esther Duflo*
738. Faites vous-même votre malheur, *par Paul Watzlawick*
739. Au-delà du principe de plaisir, *par Sigmund Freud*
740. Psychologie de masse et analyse du Moi, *par Sigmund Freud*
741. Lacan, envers et contre tout, *par Élisabeth Roudinesco*
742. Les Structures sociales de l'économie, *par Pierre Bourdieu*
743. La Double Absence, *par Abdelmalek Sayad*
744. Pourquoi l'amour fait mal, *par Eva Illouz*
745. Fin de l'Occident, naissance du monde, *par Hervé Kempf*
746. Vers un nouvel ordre du monde
par Gérard Chaliand, Michel Jan
747. Les Mots de l'histoire, *par Jacques Rancière*
748. À la recherche de l'école de Palo Alto
par Jean-Jacques Wittezaele, Teresa García-Rivera
749. L'Art de l'insulte, *par Arthur Schopenhauer*
750. Mythe et religion en Grèce ancienne, *par Jean-Pierre Vernant*